

Saguer Abdel Rahim,  
*Zāhiratu l-'isbāqi fī l-ḡūdūri l-'arabiyya*  
 (La préfixation dans les racines arabes)

Éditions de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université d'Agadir, 2002.

L'ouvrage de A. Saguer reprend le contenu d'une thèse soutenue à l'Université d'Agadir au début de l'an 2000 pour l'obtention du doctorat d'État marocain en Lettres et Sciences Humaines.

Matériellement, l'ouvrage se présente comme un imposant volume de près de 600 pages d'une excellente facture, l'auteur ayant su utiliser les ressources de son traitement de texte (choix de polices et de styles) pour rendre le texte parfaitement lisible.

L'organisation du contenu est quelque peu surprenante puisque ce volumineux ouvrage ne comporte que deux grands chapitres précédés d'une introduction. Néanmoins, un minutieux découpage de la matière en sections, puis en parties numérotées, permet de bien suivre la progression du raisonnement et l'enchaînement des hypothèses et des conclusions. Un tableau récapitulatif des principaux résultats vient en outre conclure chacune des deux grandes parties de l'étude.

Du point de vue du contenu, ce travail se situe dans la lignée des recherches conduites dans le cadre de la « théorie des matrices et des étymons » élaborée depuis quelques années par Georges Bohas <sup>(1)</sup>, théorie qui vise à renouveler profondément l'analyse du lexique de l'arabe et des autres langues sémitiques. L'intuition fondamentale sous-jacente à cette théorie est que la démarche d'abstraction progressive qui permet, à partir d'unités lexicales apparentées (comme par exemple *kataba*, *kitāb*, *maktab*) de dégager la notion de racine triconsonantique associée à un invariant sémantique (ici,  $\sqrt{ktb}$  et l'idée d'écrire) ne doit pas s'arrêter arbitrairement à ce niveau de l'analyse, mais doit être poursuivie aussi loin que les données le permettent, c'est-à-dire tant qu'un certain invariant formel (des segments phoniques) reste corrélé à un certain invariant sémantique.

C'est ainsi que, selon Bohas, il est totalement arbitraire et incohérent lorsqu'on a rencontré le verbe *batta* (couper) de s'arrêter à la racine  $\sqrt{btt}$  (idée de couper) alors que l'examen des données montre, par exemple, que le verbe *bataka* présente une séquence commune  $\{bt\}$  avec le précédent et signifie lui aussi « couper ». La logique voudrait, selon cette approche, que l'on reconnaisse que c'est la séquence  $\{bt\}$  qui porte l'idée de « couper » dans les deux cas.

L'argument acquiert un surcroît de force lorsqu'on constate que cette même séquence, toujours associée à l'idée de « couper », se retrouve, par exemple, dans des verbes comme *batara* ou *bata'a*. Cette séquence invariante  $\{bt\}$  régulièrement associée à l'idée de « couper » est baptisée par Bohas « étymon ». L'analyse du lexique de l'arabe

permet de mettre en évidence un grand nombre de ces entités qui, il va sans dire, échappent totalement à la perception consciente et à la théorisation dès lors que l'on ne veut pas voir au delà de la racine triconsonantique. Dans le nouveau cadre d'analyse, au contraire, la racine triconsonantique si chère aux sémitisants n'apparaît plus que comme une « élaboration secondaire » résultant de l'étoffement d'un étymon biconsonantique par divers processus comme le redoublement ou l'affixation d'une troisième radicale qui introduit peut-être une modulation sémantique, mais sans modifier l'invariant de sens associé à l'étymon. En poursuivant la démarche d'abstraction on peut mettre en évidence des entités encore plus abstraites que les étymons. Ainsi ne peut-on manquer de réaliser qu'à côté du verbe *batta* (couper) que nous avons pris comme point de départ, il existe en arabe le verbe *tabba* qui a lui aussi le même sens. Il faudrait donc conclure que l'ordre des segments constitutifs de l'étymon peut être inversé ! C'est ce type de constat qui amène Bohas à postuler un niveau encore plus abstrait que celui des étymons, celui des « matrices » dans lequel les segments ne sont pas linéairement ordonnés.

En fait, la poursuite de l'analyse, toujours fondée sur une collecte systématique de données lexicales dûment enregistrées dans les dictionnaires, permet d'aller encore plus loin. On s'aperçoit par exemple que le verbe *ba'a* signifie lui aussi « couper », ce qui amène à conclure que non seulement les constituants des matrices ne sont pas des segments ordonnés, mais que ce ne sont même pas, à proprement parler, des segments : il s'agit plutôt, comme le révèle l'analyse phonologique, des propriétés communes à des classes de segments, ici à  $/t/$  et à  $/'$ , c'est-à-dire des « traits phonologiques » constituant des familles de segments.

C'est à ce niveau d'abstraction que se situe la recherche de A. Saguer. La question qui sous-tend son travail est la suivante : puisque les racines triconsonantiques peuvent, dans la majorité (voire la totalité) des cas, s'analyser en étymons biconsonantiques et, au delà, en matrices de traits, qu'en est-il des racines triconsonantiques dont la première radicale est un  $/n/$  ou un  $/m/$  ? Plus précisément, et sachant que ces deux consonnes jouent un rôle important dans la morphologie de la langue comme préfixes dérivationnels (qu'on pense aux participes et aux noms de lieux ou d'instruments, pour  $/m/$ , ou à la huitième forme verbale pour  $/n/$ ), se pourrait-il que ce soit des processus analogues qui aient donné naissance aux racines triconsonantiques à initiale  $/m/$  et  $/n/$  ou au moins à une partie d'entre elles ?

(1) Voir par exemple de G. Bohas « Matrices, étymons, racines, éléments d'une théorie lexicologique du vocabulaire arabe », Peeters, Louvain, 1997 (compte rendu dans *Bulletin critique des Annales islamologiques* n° 17) et du même, « Matrices et étymons : développements de la théorie », Éditions du Zèbre, Lausanne, 2000 (compte rendu dans *Bulletin critique des Annales islamologiques* n° 18).

Il est aisé de comprendre que, pour établir la validité de cette hypothèse, il faut, à partir des racines en question, mettre en évidence par la comparaison systématique, chaque fois que c'est possible, l'existence d'un étymon formé des deux autres consonnes radicales (R2 et R3), puis essayer de montrer que la racine triconsonantique à /m/ ou /n/ « préfixé » infléchit le sens général de l'étymon dans un sens régulier. C'est exactement ce que fait A. Saguer dans son travail en commençant par la « préformante » /n/, objet du premier chapitre, et en poursuivant par la préformante /m/, objet du second chapitre.

Pour tous les cas étudiés, A. Saguer tente d'abord d'établir que les consonnes nasales /m/ et /n/ sont bien des éléments préfixés à un étymon. Le tableau de la page 344 montre que pour /n/ cette hypothèse se vérifie dans un peu plus de 70% des cas. Celui de la page 544 donne un résultat comparable pour /m/.

Pour ce qui est de la contribution effective de ces « préfixes » au sens général de la racine verbale triconsonantique, Saguer dégage pour le /n/, dans des proportions variables, les valeurs suivantes : valeur « moyenne » (c'est-à-dire intermédiaire entre l'actif et le passif), valeur « réfléchie », valeur « réfléchie-passive », valeur « causative », « inchoative », « stative ». Pour le /m/, il décèle en outre une valeur de « réciproque ».

Un certain nombre de /m/ et /n/ première radicale apparaissent aussi comme étant en fait partie intégrante de l'étymon sous-jacent, la consonne R3 ou la R2 se révélant être l'élément d'étoffement. La proportion des /n/ étymoniaux serait de près de 20%, celle des /m/ de plus de 22%.

Enfin, les cas résiduels (remarquablement peu nombreux) renvoient soit à des emprunts, soit à des données insuffisamment documentées pour pouvoir donner lieu à des conclusions sûres.

L'ensemble du travail est impressionnant par son caractère extrêmement méthodique et par l'ampleur de la documentation lexicographique utilisée, l'auteur ayant mis à contribution les grands dictionnaires hérités de la tradition arabe, notamment le *Lisān al-'arab*. Il l'est aussi par le fait que l'auteur, se conformant en cela aux dispositions légales de son pays, a rédigé cette étude d'une grande technicité dans une langue arabe très claire et très rigoureuse, en faisant usage d'un lexique technique précis (qui fait l'objet d'une annexe à l'ouvrage) auquel on ne peut faire que quelques rares reproches <sup>(2)</sup>.

D.E. Kouloughli,  
CNRS – Paris

(2) Ainsi, la traduction de « matrice » par « *qālib* » n'est pas très heureuse puisqu'elle ne respecte ni la terminologie en usage en mathématiques arabes (où les « matrices » sont appelées « *maṣfūfāt* »), ni ce que suggèrent les propriétés de l'objet théorique en question.